

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 3 (1915)
Heft: 13

Rubrik: Questions actuelles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUESTIONS ACTUELLES

LES QUAKERS ET LA GUERRE

John Morley a dit quelque part que la Société des Amis constituait « l'effort le plus intense qui ait jamais été tenté pour faire du christianisme la religion du Christ ». Il vaut donc la peine de considérer l'attitude que les Quakers — ceux d'Angleterre en particulier — ont adoptée depuis le déchaînement de la guerre. On n'ignore pas en effet que la Société religieuse, qui a donné aux xvii^e, xviii^e et xix^e siècles les Fox, les Penn, les Woolman, les Elisabeth Fry, ces héros de la foi et de l'amour chrétien, a produit dans des temps plus rapprochés de nous des hommes moins universellement connus, mais tout aussi dignes d'être étudiés, les Rowntree par exemple et les Cadbury, et qu'elle est depuis une vingtaine d'années, grâce à eux, dans une période de seconde floraison ou pour mieux dire de fécondité nouvelle qui porte les plus beaux fruits.

Une des caractéristiques de la Société des Amis dans ces derniers temps ç'a été la tranquille hardiesse avec laquelle elle a abordé toutes les questions du jour. Sans en chercher bien loin des exemples, je résumerai en quelques mots un *memorandum* lancé en juillet dernier. Il accompagnait une invitation à assister à une conférence où, dans une atmosphère de prière et de recueillement, on considérerait l'étendue des besoins de l'heure actuelle et la grandeur des richesses divines. L'invitation partait d'un groupe d'Amis, mais elle ne s'adressait pas exclusivement à des membres de la Société.

Sur plusieurs points, dit le memorandum, dont je dois mal-

heureusement renoncer à rendre le ton à la fois très fervent et très positif, les aspirations de notre époque, les grands mouvements de pensée qui sollicitent les jeunes, avides de se dévouer, se trouvent en conflit avec le christianisme organisé, tel du moins que l'entendent leurs leaders. Cela est très frappant dans plusieurs pays d'Europe, et si, en Angleterre, l'antagonisme n'est pas aussi frappant « nous devons néanmoins, disent les auteurs, confesser avec honte que l'Église a rarement ouvert la voie du progrès, qu'elle a accepté des règles de vie conventionnelles qui sont au-dessous de l'idéal chrétien, et que, faute d'avoir rendu un témoignage clair et conséquent, elle est pour une bonne part responsable du désaccord humiliant qui existe entre l'enseignement du Christ et les conditions de vie d'un Etat soi-disant chrétien ».

Le memorandum passe successivement en revue sept grandes aspirations de l'heure actuelle : le mouvement démocratique, le mouvement scientifique (besoin d'appliquer les méthodes de la science à tous les domaines de la vie), le mouvement féministe, le désir d'une vie plus libre et plus riche, les ambitions nationales, qui se font jour dans plusieurs peuples, le mouvement internationaliste, le réveil du mysticisme (vogue de la théosophie, du bouddhisme, du spiritisme, du bahaïsme). L'enseignement historique de Jésus, la lumière du Christ intérieur sont en mesure de donner à toutes ces aspirations une orientation qui intéresse à la fois l'individu et l'Église, car les ressources divines manifestées à la Pentecôte sont loin d'être épuisées.

Avant que la Conférence se fût réunie, la guerre éclata. On décida de se rencontrer tout de même à Llandudno, du 25 au 30 septembre, mais de concentrer toute son attention sur « le grand défi au christianisme » qu'impliquait le déchaînement de cette guerre entre nations prétendues chrétiennes.

Les travaux de cette Conférence ont été publiés (1). Ils vont nous servir de fil conducteur.

La guerre actuelle, qui préoccupe tous les chrétiens, pose à la Société des Amis des problèmes particulièrement angoissants. « Les Quakers sont connus du monde entier pour l'opposition

(1) *Friends and the War*. London, Headley Brothers, 140 Bishopsgate, E. C. 146 p. 1 sh.

qu'ils ont faite, pour des motifs de conscience, à la guerre et au militarisme. Pendant deux siècles et demi ils ont rendu avec une conséquence qui ne fut pas toujours égale à elle-même un *témoignage contre toute guerre*, comme incompatible avec l'esprit et l'enseignement du Christ.

Ce *témoignage* peut-il être maintenu, sans hypocrisie, à un moment où l'Angleterre est engagée dans une guerre que la grande majorité de la nation estime être juste et généreuse ?

Et quel est le sens de ce *témoignage* ? Signifie-t-il que les membres de cette Société, estimant avoir une bonne excuse pour ne pas se battre, vont se croiser les bras et laisser à d'autres le soin d'exposer leurs vies pour la défense de la patrie ? Ou signifie-t-il que, dans leur opinion, la nation elle-même peut et doit suivre l'enseignement du Christ et refuser de s'armer même pour une guerre défensive ?

Que doivent faire des jeunes gens qui, convaincus que toute guerre est mauvaise, pensent néanmoins que leur pays leur demande leurs vies — notamment quand il s'agit de tenir en échec un militarisme agressif qui menace de dominer le monde, et de défendre d'un outrage gratuit une nation plus faible ?

Comment des gens qui savent que la fidélité qu'ils doivent au Christ les empêchent absolument de prendre les armes peuvent-ils servir leur pays et l'humanité avec le même esprit de sacrifice que le soldat, mais en s'inspirant de la croix de Christ ?

Comment des Amis, qui occupent des charges publiques dans un Etat qui n'accepte qu'une partie de leurs principes, peuvent-ils servir leurs contemporains sans être infidèles au Prince de la Paix ? Y a-t-il une *morale au rabais* seule adaptée aux choses de ce monde ?

Quelles conséquences notre doctrine de paix entraîne-t-elle en ce qui concerne la vie sociale et industrielle, l'administration de la justice, l'appel à la police, les méthodes de concurrence du commerce et des affaires ?

Comment est-il concevable que l'Esprit du Christ régisse les relations internationales ? »

Toutes ces questions posées à Llandudno n'ont pas trouvé leur réponse, mais les premières du moins, les questions de principes, ont été discutées avec une ampleur et un sérieux admirables.

Il est apparu clairement que si les Quakers d'aujourd'hui restaient fidèles au témoignage rendu dès l'origine par leur société, ce n'était point pour des raisons de continuité historique et de tradition, — parce qu'une sorte de culte des ancêtres leur imposerait un rite étrange et douloureux, — mais parce que leurs principes pacifistes font corps avec ce qu'il y a de plus profond dans leur religion.

« Ces principes sont enracinés dans toute notre conception de la vie. Ils sont basés sur la loyauté qui nous engage à Jésus-Christ.... Nous basons notre protestation contre la guerre d'abord sur notre foi en la fraternité humaine, en la paternité de Dieu.... Nous la basons ensuite sur la liberté de conscience que nous croyons essentielle au développement spirituel, mais qui est violée dès que, de par le système militaire, les hommes sont contraints de commettre des actes qu'ils tiendraient, en tant qu'individus, pour des violations grossières de la loi morale.... Nous basons notre protestation sur la foi, qui est la nôtre, que les forces suprêmes données à l'homme sont d'ordre mental et spirituel et que dans les disputes des individus et des peuples les seules décisions qui soient bonnes et qui puissent être durables sont celles qui reposent sur des fondements moraux (1). Surtout nous basons notre protestation sur cette vérité capitale que l'amour est la force suprême de l'univers et que le Dieu qui nous est révélé n'est pas seulement celui de l'Ancien Testament (2), mais aussi le Père de notre Seigneur Jésus-Christ.

Et si nous basons notre foi sur les grands faits qui sont le

(1) « La question de savoir si la cause pour laquelle l'Angleterre fait la guerre est juste ou non est d'importance secondaire. Même en admettant que cette cause est juste, il reste à se demander si les moyens proposés pour atteindre ce but sont tels qu'on en puisse user à bon droit.

» Sans diminuer en rien l'héroïsme du soldat qui est prêt à mourir pour sa patrie, il ne faut jamais oublier que, quand un homme s'enrôle dans une armée, c'est pour tuer et que les services qu'il rend se mesurent à son efficacité comme instrument de mort. Ce fait est souvent mis dans l'ombre par le nimbe d'héroïsme qui enveloppe la carrière du soldat. » Extrait d'un rapport sur *Les Quakers et l'enrôlement* discuté entre hommes par une section de la Conférence de Llandudno.

(2) Un des orateurs de Llandudno a fait remarquer d'ailleurs que cette opposition classique est moins légitime qu'il ne paraît. « Ce n'est pas seulement la paternité de Dieu que nous n'avons pas saisie, la signification même du Dieu de l'Ancien Testament est perdue pour nous. Nous sommes

fondement de toute vie chrétienne, il nous est bien permis de dire que nous sommes obligés de croire à un état de la société humaine dans lequel ces grands principes ne seront pas violés par les actions des hommes. Si nous devons travailler à cet idéal, il faut que quelqu'un le proclame et en hâte ainsi l'avènement. » (1)

Le pacifisme des Quakers d'aujourd'hui n'est ni rationaliste, ni sentimental, ni utilitaire. Il est resté ce qu'il était chez Fox et chez Penn, foncièrement religieux dans son inspiration.

Un évangéliste d'origine quaker, M. A. S. Booth-Clibborn, bien connu en Suisse romande comme « commissaire » de l'Armée du Salut, a, voici quelques années, exposé la thèse du pacifisme chrétien dans un volume singulièrement éloquent (2) : ce n'est pas autre chose que le développement de cette idée qu'il y a opposition foncière entre l'attitude du Christ versant son sang pour les autres et celle du soldat qui verse le sang des autres. Le début du volume est particulièrement saisissant. Il nous transporte aux Invalides et nous invite à lire sur le marbre une phrase du testament de Napoléon : « Je désire reposer au milieu de mon peuple français que j'ai tant aimé ». Dieu a tant aimé le monde qu'il a *donné* son Fils. Napoléon a tant aimé la France qu'il lui a *pris* des milliers de ses fils. L'attitude d'un chrétien ne peut être que celle du sacrifice.

C'est la doctrine même des premiers Quakers. « De ne point combattre, *mais de souffrir*, écrit Penn, est un témoignage particulier de ce peuple. »

Les Amis de Llandudno s'en rendent compte : la proclama-

incapables de comprendre un passage comme celui-ci : « Assur ne nous sauvera pas », — ce ne sont pas des alliances étrangères qui nous aideront. — « Nous ne monterons pas sur des chevaux », — il faut abandonner notre cavalerie et notre infanterie montée. — « Nous ne dirons plus à l'ouvrage de nos mains : Notre Dieu », nous ne pouvons pas en même temps mettre notre confiance en Dieu et dans les dreadnoughts. Il faut que nous retrouvions un sentiment de Dieu qui nous permette de lui confier notre vie nationale. »

(1) Cette citation est empruntée à un discours du président de la conférence, le D^r Hodgkin, qui fut, sauf erreur, médecin missionnaire en Chine et, avant cela, vers 1900, un des leaders de l'Association chrétienne d'étudiants du Royaume-Uni.

(2) *Blood against Blood.*

tion de leur foi en la puissance souveraine de l'amour peut les mener loin. Ils se fortifient devant l'inconnu en se répétant un mot de Cromwell : « Un homme ne s'élève jamais plus haut que quand il ne sait pas où il va ».

Il est intéressant de voir le cas que les Quakers d'aujourd'hui font de ceux qui n'appartiennent pas à leur société. Des membres de l'Eglise établie, des presbytériens, des méthodistes avaient été invités à la conférence, ils y ont pris la parole et dans la plupart des discours on a fait allusion à des pacifistes d'autres tendances, on s'est appuyé sur leurs avis, on a cité leurs livres.

Dans leurs perplexités, des hommes au cœur droit ne sauraient mépriser aucun conseil. Et les Quakers ne cachent point leurs perplexités. Le « témoignage » qu'ils ont reçu de la tradition de leur société, la conviction que ce témoignage est partie intégrante et essentielle de leur patrimoine de chrétiens ne les empêchent pas de se poser des questions auxquelles ils n'ont pas de réponse.

« Revenons-en à la question de la Belgique, dit l'un d'eux. Quel était notre devoir comme nation ? Quelle était la ligne de conduite chrétienne ? Je ne pense pas que nous puissions répondre. Voyez l'alternative et le choix que nous avons fait. Pouvons-nous nous représenter le Christ servant une mitrailleuse ? Il se peut que la guerre ait été la meilleure solution à nous connue, mais ce n'est pas la solution du Christ ; cela nous le savons. Mais, d'autre part, évoquons un autre tableau et demandons-nous : « Pouvons-nous nous représenter le Christ assistant à cela et laissant faire ? » En nous figurant ce que la non-intervention aurait signifié, je crois que nous devons dire que ce n'est pas là ce que le Christ aurait fait. Il doit y avoir une troisième réponse, une manière de protester qui eût été celle du Christ, mais nous ne la connaissons pas. Nous ne sommes pas assez près de lui pour savoir ce qu'eût été sa réponse. Ce que nous avons à faire c'est de nous rapprocher de lui. »

L'Angleterre, sans doute, ne pouvait agir autrement qu'elle n'a agi en déclarant la guerre, mais « sa conduite et la conduite de l'Europe dans le passé ont été telles qu'en faisant son devoir elle s'est engagée dans l'horrible entreprise de tuer des hommes et de briser le cœur du Christ ».

Si elle s'est trouvée dans cette impasse, c'est la conséquence de fautes anciennes. « Parce qu'au moment où la neutralité belge fut violée nous avons fait notre devoir, il n'y a pas lieu de penser que nous n'avons jamais fait que ce qu'il y avait à faire et que nous n'avons rien à nous reprocher. » Non, non, et ce n'est pas seulement la diplomatie britannique, c'est la vie entière de la nation qui n'a pas été chrétienne. « Il y a beaucoup de peuples païens teintés de christianisme — et le peuple anglais répond à cette description. » Un évêque disait il y a bien des années : « Si l'Angleterre devait vivre d'après le sermon de la montagne, elle ne durerait pas huit jours. »

« Nous devons considérer comme foncièrement étranger au christianisme l'état de choses qui a rendu cette catastrophe possible. Cette guerre marque la faillite de bien des institutions que nous avons trop légèrement appelées chrétiennes. Il n'y a pas de nation, pas d'Eglise, pas d'individu qui puisse être reconnu entièrement innocent. Nous avons tous participé en quelque manière à cet état de choses. Nous en avons été contents — ou insuffisamment mécontents. Si nous distribuons des blâmes, ne manquons pas de nous blâmer nous-mêmes en première ligne et de chercher le pardon du Dieu tout-puissant. » (1)

Certes les événements actuels constituent pour l'Europe une terrible banqueroute, mais ce n'est pas la faillite du christianisme, car l'Europe n'était pas chrétienne. Ce n'est que la banqueroute des systèmes fondés sur les armements gigantesques, sur la diplomatie des menaces, sur la foi en la force brutale — en un mot la faillite de ce qui constitue l'essence du paganisme par opposition à l'Evangile du Christ.

Et c'est pourquoi l'heure actuelle est si importante. Que celui qui a des yeux pour voir, voie : « Des armées peuvent détruire des armées, mais aucune armée n'a jamais détruit le militarisme, car le militarisme est un état d'esprit ». C'est l'état d'esprit de ceux qui pensent que la société est fondée sur la force. Nous en voyons la manifestation la plus frappante dans les relations internationales, mais ceux-là ne se trompent pas,

(1) Ce dernier paragraphe est extrait d'un *Appel aux hommes et aux femmes de bonne volonté* publié par la Société des Amis dès le début de la guerre, le 7 août 1914.

qui pensent que c'est toute notre organisation sociale, païenne, qui est condamnée par cette guerre.

Aussi le moment est-il, pour les Chrétiens, d'une importance sans égale. Les Amis sont persuadés que cette guerre marquera pour leur société ou un commencement ou une fin. Leur foi crie que ce ne sera pas la fin. C'est la première fois qu'à propos d'une guerre on parle de la faillite du christianisme. C'est donc qu'enfin on a généralement reconnu que l'Évangile pour remplir sa mission doit supprimer les guerres. Nous sommes au seuil d'une grande révolution de l'ordre moral : le monde reconnaîtra que la voie de la force sur laquelle il a marché jusqu'aujourd'hui ne mène à rien et qu'il faut la quitter pour suivre celle de l'entraide. La philosophie de la force a fait ses preuves, construisons la société nouvelle sur les fondements de l'amour.

Dans un raccourci énergique, qui paraît avoir fait grande impression en Angleterre, le professeur Cramb (1) a personnifié dans la Corse et dans la Galilée ces deux philosophies du monde : « La Corse, dit-il, a vaincu la Galilée. » Mais la foi n'accepte pas ce verdict qui n'est pas celui de l'histoire. « La Corse finit à Sainte-Hélène, la Galilée mène à la Résurrection » dit un des orateurs, et un autre cite fort à propos ces paroles fameuses de Napoléon : « Alexandre, César, Charlemagne ont, comme moi, fondé des empires. Mais sur quoi reposaient ces créations de notre génie ? Elles reposaient sur la force. Jésus-Christ a fondé son empire sur l'amour, et à cette heure encore des milliers d'hommes donneraient leur vie pour lui. »

Ainsi le pacifisme des Quakers est tout autre chose qu'une doctrine de non-intervention. A coup sûr, il leur est impossible d'intervenir dans cette guerre et de mettre leurs forces au service de la force — mais ils n'ont pas d'autre ambition que d'intervenir de tout leur pouvoir en se mettant au service de l'amour. Leur conscience ne se borne pas à leur faire entendre des véto, elle leur dicte des devoirs positifs, elle ouvre devant eux mille chemins qui mènent jusqu'au sacrifice complet de leur vie pour leurs frères.

On connaît cette touchante institution des Amis, qui s'est perpétuée au travers de trois siècles, le Comité des Souffrances,

(1) Auteur d'un livre intitulé *England and Germany*.

dont la fonction permanente est de rechercher dans tout le monde les misères à soulager. Dès les premiers jours d'août ce Comité s'occupa de venir en aide aux sujets allemands et austro-hongrois internés dans les Iles britanniques. Depuis, il a trouvé en Belgique et dans le Nord de la France de nouveaux champs de travail. Il s'occupe activement à relever les ruines dans les régions de France qui furent au mois d'août dévastées par l'invasion, mais dans lesquelles les paysans ont pu rentrer. D'importantes missions toutes pacifiques y ont été acheminées.

Mais parallèlement à ces œuvres de l'amour chrétien où d'autres Eglises rivalisent avec elle, la Société des Amis a-t-elle une tâche qui lui soit propre ? — a-t-elle en particulier quelque chose à dire en ce moment pour aider cette grande révolution, cette grande conversion sociale qui lui paraît l'aboutissement nécessaire de la crise actuelle ? En toute modestie, les Quakers le pensent. Ils ne se croient pas supérieurs aux autres chrétiens, mais, puisque les circonstances leur ont rendu plus facile qu'à d'autres de voir un aspect de la vérité, ils doivent à leur conscience de rendre témoignage à cette vérité.

En lisant leurs manifestes on est frappé de les trouver si riches d'inspiration. On s'attendait n'y lire qu'une défense motivée par quelques passages bibliques. Mais rien n'y a l'allure d'un article de code ou d'un canon de concile ; tout amène le lecteur à rentrer en lui-même. *Christianus sum, non milito*, disaient simplement les légionnaires. Les Quakers sont de même race, mais la forme qu'ils donnent à leur témoignage est moins abruptement négative. (1) En 1650 les Commissaires de la Commonwealth vinrent trouver Fox pour lui offrir de la part de Cromwell une charge de capitaine. « Je leur dis, lit-on dans le *Journal* de Fox, que je savais d'où naissent les guerres, à savoir, selon saint Jacques, de la convoitise ; et que je vivais dans

(1) Dans le volume où la Société des Amis a réuni les « témoignages » les plus notables de son passé concernant la pratique de la vie chrétienne, il n'y a pas de rubrique consacrée à la *guerre* ; cherchez ce mot à la table, elle vous renverra à une section consacrée à la *paix entre les nations*. Les dates des témoignages groupés là sont bien significatives, quelques-unes d'entre elles surtout : 1650, 1660, 1744, 1804, 1805, 1827, 1854, 1859, 1885, 1898, 1900, 1907, 1911. (La *Revue* a signalé cette *Christian Discipline* dans son N° 3, mai 1913).

la vertu d'une vie et d'un pouvoir qui ôtaient l'occasion de toute guerre. »

C'est cette réponse de Fox qui fut, en ce domaine, le « témoignage » initial.

Deux siècles et demi de tradition ont, ailleurs, vidé de sens bien des formules et figé bien des attitudes. Il faut moins de temps, hélas ! pour faire fleurir des casuistiques savantes et pour étouffer l'esprit par la lettre. Il valait donc bien la peine de constater que les Quakers du xx^e siècle ne se placent pas à un point de vue moins élevé que ceux du xvii^e pour rendre compte de leurs actes à leurs concitoyens.

P. B.